



Présentation :

Regards sur les nouvelles technologies

Louis Gilbert
Université de Montréal

Les nouvelles technologies se manifestent à moi de façon quotidienne sous deux formes. D'abord, derrière l'écran cathodique de mon téléviseur par le biais d'émissions scientifiques ou de films de science-fiction. Ensuite, et surtout, à travers l'usage quotidien, voire quasi-constant, de mon ordinateur. Il est peut-être un peu prétentieux de parler de nouvelles technologies en parlant d'ordinateur personnel, mais lorsque ma pensée retourne vingt ans en arrière, je ne peux qu'être abasourdi par la machine – que dis-je? la bête! – qui ronronne sous mon bureau.

Pour réussir à penser les nouvelles technologies, en anthropologie ou ailleurs, il faut d'abord savoir définir ce que l'on entend par cette expression à la mode. La difficulté réside dans le fait que, par définition, ce que regroupe l'expression est indéfini – ce qui est nouveau aujourd'hui ne le sera plus demain. Ce sera devenu commun, à la limite vieillot, ou, dans certains cas, ça aura disparu, car ça n'aura pu remplir les promesses que ça aura fait. Il suffit pour s'en convaincre de se souvenir de l'évolution des technologies pendant les vingt, trente ou quarante dernières années – ce qui était nouveau en 1983 était dépassé en 1993, et risible en 2003.

Une tentative de définition

Ainsi mon utilisation des outils informatiques, depuis mon premier *Commodore 64* en 1983 jusqu'à mon dernier ordinateur portable d'il y a deux ans, me permet de croire qu'il est difficile de définir le concept de nouvelle technologie, car ce qui en fait partie change à mesure que se développe la technologie. Mais il importe d'en arriver à une définition acceptable si l'on veut pouvoir étudier l'influence du phénomène en anthropologie.

Laissons d'abord de côté la première moitié du concept pour s'intéresser à ce qu'on entend par « technologie ». Le terme lui-même reste difficile à circonscrire, en grande partie à cause d'une profonde différence entre sa définition anglo-saxonne (qui est la source du sens commun du terme, même en français) et sa définition plus européenne (que l'on retrouve plus souvent dans la littérature anthropologique) (Schlanger 2006; Sigaut 1987). Cette dualité de conceptions entraîne une difficulté particulière pour comprendre le titre de ce numéro. Dans l'expression « nouvelles technologies », c'est l'acceptation anglo-saxonne du concept qui est mise de l'avant. Par contre, l'expression « Regards sur la technologie » incite plutôt à une compréhension européenne du terme. Je n'avais pas réalisé l'ampleur de cette ambiguïté jusqu'à ce que l'on me fasse parvenir les contributions soumises pour ce numéro. Alors que je croyais recevoir des articles traitant de l'utilisation de l'une ou l'autre des technologies nouvelles (sens anglo-saxon) pour la recherche anthropologique, les articles soumis correspondaient davantage à des réflexions sur la technologie (sens européen) – d'où la nécessité de changer le titre annoncé, « Nouvelles méthodes, nouveaux défis », pour « Regards sur les nouvelles technologies ».

Le dictionnaire Merriam-Webster¹ définit *technology* comme étant l'application pratique des connaissances, associée particulièrement au domaine du génie (*engineering*). Celui-ci y est défini comme l'application des sciences et des mathématiques pour rendre la matière et l'énergie présentes dans la nature utilisables par l'humain. Ainsi, la mission de la *National Academy of Engineering* (NAE 2007a) est de promouvoir le bien-être technologique de la nation. Or, sur son site *Technically Speaking*, l'Académie propose la définition suivante :

Technology includes all of the infrastructure necessary for the design, manufacture, operation, and repair of *technological artifacts*, from corporate headquarters and engineering schools to manufacturing plants and maintenance facilities. The knowledge and processes used to *create and to operate technological artifacts* — engineering know-how, manufacturing expertise, and various technical skills — are equally important part of technology (NAE 2007b, je souligne).

Cette orientation conceptuelle place la technologie dans le champ du matériel, de l'outil (les *technological artifacts*), accompagné de tout ce qui est nécessaire pour sa production. Plus encore, la technologie est ainsi associée aux outils modernes – ceux qui représentent l'application

¹ *Technology*, sur Merriam-Webster OnLine, <http://www.m-w.com/>, consulté le 9 décembre 2007.

des sciences. Des connaissances sont nécessaires pour la production d'outils lithiques, mais ces connaissances ne peuvent être qualifiées de « scientifiques ». Cette conception anglo-saxonne de la technologie insiste donc sur son lien avec les connaissances scientifiques d'une part et, d'autre part, sur la matérialisation utile de ces connaissances.

Le concept de technologie dans son sens anglo-saxon est parfois également utilisé pour décrire tous les savoirs-faires, y compris ceux qui ne découlent pas des sciences modernes. C'est ainsi qu'on entend parler de la technologie lithique du Moustérien pour décrire les outils fabriqués et leurs modes de fabrication pendant le Paléolithique moyen. Mais même dans ce contexte, la technologie est intimement liée au monde purement matériel.

La définition européenne place l'accent complètement ailleurs. La technologie n'est plus liée aux connaissances scientifiques, elle devient elle-même une science – la science des techniques (Mauss 2006). Ainsi, le chapitre « Technologie » du Manuel d'ethnographie de Marcel Mauss (1926) concerne l'étude des techniques, elles-mêmes définies comme « des *actes traditionnels groupés en vue d'un effet mécanique, physique ou chimique, actes connus comme tels* » (Mauss 1926:25)². Dès le début de *L'homme et la matière*, un ouvrage majeur sur la technologie en anthropologie publié pour la première fois en 1943, André Leroi-Gourhan (1971) fixe le domaine de cette science à l'ensemble des productions anthropiques depuis l'Australopithèque :

Parmi les disciplines ethnologiques, la technologie constitue une branche singulièrement importante car c'est la seule qui montre *une totale continuité dans le temps*, la seule qui permette de saisir *les premiers actes proprement humains* et de les suivre de millénaires en millénaires jusqu'à leur aboutissement au seuil des temps actuels (Leroi-Gourhan 1971:9; je souligne).

Ainsi se trouve évacuée l'idée anglo-saxonne que la technologie est nécessairement associée à la science et particulièrement à la science moderne. La technologie représente, dans la conception européenne, l'étude de tous les savoir-faire qui ont laissés des traces dans le monde physique (et non ces savoir-faire eux-mêmes, c'est-à-dire les techniques). Mais Mauss (1934) va encore plus loin : il y a techniques même lorsqu'il n'y a pas d'instruments, même lorsque les traces physiques ne demeurent pas à l'extérieur du corps – si l'acte est traditionnel et efficace, s'il produit consciemment un effet mécanique, physique ou chimique, alors cet acte est technique. La technologie donc, par définition, s'intéresse également à ces « techniques du corps », comme la marche, la nage ou le sommeil³. Par opposition, le terme anglo-saxon *technology* se référerait ainsi davantage aux techniques elles-mêmes qu'à leur étude.

Il devient ainsi parfois difficile de distinguer le sens qu'on donne au terme. Par exemple, une approche théorique en archéologie originaire de France a pris le nom d'approche technologique (Inizan *et al.* 1995).

² Bien que cette définition ait été critiquée, notamment sur ses bases de tradition et d'efficacité (voir par exemple Guille-Escuret (2003) ou Sigaut (2002)), elle semble tout de même être à la base de la conception européenne de la technologie et c'est la raison pour laquelle nous la reproduisons ici.

³ Notons cependant que Mauss, dans cet article, n'utilise pas le terme « technologie ».

Il s'agit, dans ce cas, d'une approche qui met l'importance sur l'étude des phénomènes techniques dans leur ensemble – dans le cas des études lithiques, on préconise une étude qui va depuis l'acquisition de la matière première lithique, jusqu'à l'abandon définitif des outils fabriqués, en passant par leur fabrication et leur utilisation. Le sens est ici purement européen – la technologie en tant qu'étude des techniques. D'un autre côté, plusieurs de ces « techno-archéologues » utilisent également le terme dans son sens plutôt anglo-saxon – ils parleront, par exemple, de la technologie moustérienne pour parler de ce qui conviendrait d'appeler plutôt les techniques moustériennes. L'usage anglo-saxon est à ce point entré dans le langage courant qu'il éclipse souvent, même parmi ceux qui doivent connaître la distinction, le terme « Technique ».

Si le concept de « technologie » est pris dans le sens de celui de « technique », l'expression « nouvelles technologies » s'entend donc comme des techniques qui sont nouvelles. Mais, comme nous l'avons déjà suggéré, ce qui est nouveau aujourd'hui ne le sera plus demain – la définition de « nouvelles technologies » ou « technologies de pointe », ou encore « hautes-technologies », est ainsi plastique, changeant à mesure que les outils et les moyens sont inventés et intégrés dans le bagage technique des sociétés. Il fut ainsi un temps où l'automobile était une nouvelle technologie – il fut ainsi un temps, beaucoup plus reculé, où l'agriculture ou la céramique en étaient également. Il faut par ailleurs noter qu'une technologie peut être « nouvelle » dans un domaine, alors qu'elle est relativement « ancienne » dans un autre. Pensons, par exemple, au géoradar, un outil connu depuis relativement longtemps en géologie, mais qui commence à être de plus en plus utilisé en archéologie.

Il faudrait ainsi voir, à la suite de cette discussion sur les définitions que prend le terme « technologie », ce qui est suggéré par « Regards sur les nouvelles technologies ». En fait, l'expression « nouvelles technologies » devrait plutôt s'entendre comme « nouvelles techniques », suivant les définitions de Mauss et des penseurs européens. Il n'y a pas, en effet, de « nouvelles technologies », si technologie prend le sens de science des techniques – nous ne présentons pas ici des nouvelles façons de comprendre la relation entre l'humain et ses techniques, mais plutôt comment les nouvelles techniques influencent les humains (articles de Dib et de Woodtli) ou modifient la façon dont les anthropologues perçoivent les humains (articles de Jeolás et de Gilbert). Une double réflexion, réalisée par Rhani et par Bordeleau, vient compléter ce numéro en présentant la conception du rapport de l'Homme à la technologie d'Heidegger, puis celle de Sloterdijk qui s'en inspire et la complète – une véritable réflexion « technologique », cette fois-ci, dans le sens de compréhension des techniques, mais qui ne pourrait être considérée comme « nouvelle » – Heidegger ayant produit sa *Lettre sur l'humanisme* en 1957.

Les nouvelles technologies en anthropologie : Pourquoi?

Les techniques sont des phénomènes sociaux, culturels. C'est la raison pour laquelle Haudricourt est catégorique :

Il est clair que pour un objet fabriqué c'est le point de vue humain, de sa fabrication et de son utilisation par les hommes, qui est essentiel, et que si la technologie doit être une science, c'est en tant que science des activités humaines (Haudricourt 1988:38).

Pourtant, pendant longtemps, l'étude des techniques a souvent été négligée par la plupart des anthropologues (Guille-Escuret 2003). La raison en est peut-être que, malgré l'importance que lui donnaient certains, comme Mauss et d'autres, ceux-ci considéraient que l'étude de la culture matérielle, reflet des techniques, était, en elle-même, vide de sens, sans autre objectif que de remplir les musées d'objets et les rapports d'images (Lemonnier 1992; Pfaffenberger 1992) – possiblement en réaction à ce qui se faisait au XIX^e siècle. Les archéologues sont sans doute les seuls anthropologues qui n'ont jamais rejeté les études matérielles – comment aurait-ce été possible, de toutes façons, quand les objets sont les principales données archéologiques? La culture matérielle étant leur pain quotidien depuis toujours, la technologie est toujours restée, au sein de cette sous-discipline anthropologique, le moyen privilégié, sinon le seul, pour comprendre les systèmes sociaux du passé (Speth 1992).

La technologie en tant que science humaine ou science sociale a repris ses lettres de noblesse dans une période relativement récente. C'est notamment par la sociologie, et particulièrement la sociologie de la science, qu'un intérêt pour le fait technique en tant que fait social s'est renouvelé en sciences sociales (Pfaffenberger 1992). Ce regain d'intérêt dans les années 1980 n'a rien d'étonnant : le développement et l'implantation de nouvelles techniques – appelées, comme si l'on avait oublié l'héritage de Mauss, de Leroi-Gourhan et de Haudricourt, nouvelles technologies⁴ – se sont mis à transformer fondamentalement la société. Chez les anthropologues, il est significatif de noter que la technologie redevint populaire alors que gagnait en notoriété l'*Anthropology at home* – c'est en regardant leur propre arrière-cour se transformer que de plus en plus d'anthropologues ont pris une nouvelle conscience de l'importance du phénomène technique dans la société.

Phénomène d'importance s'il en est un : la technique finit par définir l'humain. Il n'aura pas fallu attendre l'arrivée de la Créature de Mary W. Shelley (1994) pour que le besoin de reconceptualiser ce que c'est que d'être humain se fasse sentir. C'est ce que tente de démontrer l'article de Patrick F. Woodtli sur les effets des dispositifs biométriques sur le corps humain – considéré notamment en tant qu'arène du pouvoir. Dans la foulée du besoin (réel ou imaginaire) de sécurité suite aux attentats du 11 septembre 2001, les États cherchent des façons de plus en plus précises d'identifier ceux qui franchissent leurs frontières.

⁴ Voir par exemple Rocher (1985).

Les technologies⁵ biométriques finissent par réduire les individus à ces caractéristiques de leur corps biologique qui sont inaltérables et permanentes, évacuant toute personnalité qui n'est pas codée dans les gènes. La personne ainsi perçue par le système n'est plus qu'un *checklist* de traits à cocher. L'être numérique⁶ de Negroponte (1995), dont les atomes sont remplacés par des *bits*, est là, mais tout est loin d'être aussi positif que l'annonçait l'informaticien. Woodtli démontre que ces nouveaux outils de description, d'identification et de contrôle sont bel et bien là, autour de nous, et que leur usage se répand à un rythme qui devrait possiblement inquiéter – ramener l'humain à son biologique, n'est-ce pas perdre la nature humaine? Si cela semble évident lorsqu'on considère les technologies de contrôle des populations, on tend à oublier que nous sommes pratiquement toujours sous le joug de la technologie et c'est maintenant à la société, qui lui a donné naissance, de s'y adapter :

I pointed out how often the promise of liberation in the first stages of the introduction of a technology is not subsequently fulfilled, and that there is quite a sophisticated mechanism of building up dependency after having built acceptance of the new technology (Franklin 1992:118).

Alors que la société se transforme de plus en plus vite, chaque développement technique entraînant et accélérant les suivants, il semble que l'histoire s'accélère elle-même et il devient plus que jamais nécessaire de comprendre la question de l'origine et de la destination de l'humain, ce que ne peut permettre aucune machine. Cette incorporation rapide des nouvelles technologies dans le monde de tous les jours offre aux anthropologues une occasion unique de comprendre le processus d'invention et de son acceptation par la société. Est-ce que les développements technologiques sont dictés par la nécessité, comme le veut la *Standard View of Technology* (Pfaffenberger 1992)? À voir la vitesse avec laquelle se développent les nouvelles technologies, et les nouveaux besoins que ces développements entraînent eux-mêmes, on peut se demander si les possibilités, plutôt que les nécessités, sont les moteurs de l'invention. « Andy makes my computer faster. Bill uses more of it » nous dit Nicholas Negroponte (1995a), co-fondateur et directeur du *MIT Media Laboratory*, dans sa défunte chronique du magazine *Wired*. *Intel* développe des ordinateurs plus puissants, plus rapides, alors que *Microsoft* développe des applications plus lourdes, qui demandent plus de ressources électroniques. Tout ça parce que chacune des deux entreprises a la possibilité de développer et que le consommateur a la possibilité de consommer.

C'est un peu en ce sens que Lina Dib, dans le second article de ce numéro, a décidé d'explorer la question des nouveaux outils de mémoire électronique, des blogs aux caméras numériques automatisées. Les techniques sont disponibles, ou sont en développement, mais les chercheurs qui leur sont attachés se questionnent encore sur ce à quoi servira ce qu'ils développent. La nécessité n'est pas, ici, mère de l'invention, c'est plutôt l'inverse : la possibilité de l'outil poussera les concepteurs à développer

⁵ Je reprends ici et pour le reste de cette introduction le terme consacré par l'usage, en gardant en tête les nuances mentionnées – on devrait parler de « nouvelles techniques ».

⁶ La version originale anglaise de l'ouvrage est titrée *Being Digital*.

éventuellement le besoin, quand le besoin d'un besoin se fera sentir pour vendre les produits. Dib termine son article en dressant un parallèle entre le citoyen branché, utilisateur d'outils de mémoire et l'ethnologue, observant et notant en détail la vie quotidienne des groupes qu'il étudie. Est-ce que les humains deviendront ainsi tous des auto-ethnologues potentiels? Est-ce que cette masse d'informations enregistrées sur tout un chacun facilitera, ou changera, les techniques de l'anthropologie dans un avenir rapproché, amenant la discipline à un âge magique où les notes auront déjà été prises avant l'arrivée de l'ethnologue?

Sans doute y a-t-il encore loin de la coupe aux lèvres – si, toutefois, les anthropologues veulent vraiment de cette coupe – mais le cyberespace a déjà effectivement commencé à changer le traditionnel terrain de l'ethnologue, comme l'illustre Leila S. Jeolás dans sa note de recherche sur les courses de voitures illégales. L'anonymat que confèrent les forums de discussion sur Internet permet à l'auteur de s'introduire dans une communauté qui lui aurait sans doute été impossible de pénétrer par les moyens traditionnels de l'ethnologue. Les amateurs de courses urbaines étant essentiellement des hommes qui cherchent à se prémunir contre des intrusions pouvant mettre un frein à leurs activités illicites, la venue parmi eux d'un chercheur extérieur, féminin et qui ne connaît pas leur langage, n'aurait sans doute pas été vue d'un bon œil et le doute aurait sans doute miné leurs échanges – comment parler ouvertement d'une pratique que tous savent illégale et répréhensible? Bien que Jeolás démontre qu'Internet ne peut remplacer le contact direct et l'observation participante des ethnologues, il n'en demeure pas moins que la donne change et qu'une toute nouvelle terre s'ouvre devant la discipline. Il importe maintenant de savoir comment aborder ces nouvelles sources de données ethnographiques – l'anonymat du réseau permet peut-être une observation libérée et naturelle des sujets d'étude, mais ouvre également une toute nouvelle dimension d'analyse de ce contenu qui est dit (écrit) par ordinateurs interposés et qui n'a plus à être assumé aussi complètement que lorsqu'il est dit de vive voix. Bien que les terrains traditionnels ne soient pas exemptés de ces phénomènes, l'exagération, la déformation et le mensonge peuvent potentiellement prendre une toute nouvelle ampleur au sein des communautés virtuelles, « remettant en cause la légitimité de la communauté », pour reprendre les termes de Jeolás.

En tant que nouveau monde à explorer, à analyser et à comprendre, Internet pourrait éventuellement changer les façons de conceptualiser les données et méthodes de l'ethnologie. Que ce soit par les forums de discussion, comme le fait Jeolás, ou à travers ces « outils de mémoire » dont discute Dib, les nouvelles technologies permettent l'analyse de nouveaux contenus, ou de contenus augmentés, qui auront tôt ou tard un impact sur les façons qu'on considère l'Autre. Il est intéressant de noter que ces deux articles montrent deux aspects, en totale opposition, qui joueront sur ces méthodes ethnologiques : dans un cas, les outils de mémoire permettent l'enregistrement hautement objectif du monde qui entoure le sujet – le souvenir déformé de sentimentalité d'autrefois du « te souviens-tu, sur la colline, le vent soufflait... » deviendra la photographie haute-définition de la dite colline, l'enregistrement de la vitesse du vent et de sa propre température corporelle lorsqu'est survenu l'événement rappelé – dans l'autre cas, la

relation de cet événement sur la colline dans un forum de discussion pourra être filtré et modifié subjectivement pour en faire une « histoire », au sens de fiction donnée pour vraie – le vent ne soufflait plus, c'était l'ouragan. Il y aura réflexion à entamer pour savoir quoi faire de toutes ces données objectives et comment lire la subjectivité anonyme.

Le Réseau des réseaux n'est bien évidemment pas le seul domaine technologique qui a changé, change ou changera les méthodes de faire l'anthropologie et, par extension, ses façons de voir le monde. L'archéologie en est un bon exemple, avec l'intégration de plus en plus fréquente de nouveaux outils qui apportent leur lot de questions. Dans ce cas-ci, les nouvelles technologies ne deviennent pas des sujets d'étude, comme ça peut être le cas en ethnologie. Bien sûr, la technologie elle-même est étudiée par l'archéologie – les techno-archéologues s'intéressent aux artefacts lithiques, à l'outillage en os, aux techniques de métallurgie du passé. Mais tout cela ne peut pas être considéré comme de « nouvelles technologies ». Les archéologues discutent souvent malgré tout de nouvelles technologies, en tant qu'outils leur permettant de récupérer des données archéologiques, de les analyser puis de les comprendre. Ces nouveaux outils, qui ne sont nouveaux parfois que pour la discipline, changent ainsi, parfois drastiquement, les façons de faire et entraînent avec eux des nouvelles difficultés pratiques ou théoriques à la pratique.

L'article de Louis Gilbert, le seul article archéologique de ce numéro d'*Altérités*, touche ainsi aux changements apportés par les systèmes d'information géographique (SIG) aux études archéologiques régionales de chasseurs-cueilleurs. Alors que l'archéologie de l'établissement, qui cherche à comprendre les sociétés passées à partir de la distribution spatiale des données archéologiques à travers une région, précède même le mouvement processualiste de la discipline des années 1960, ses façons de faire se sont récemment modifiées de manière relativement profonde avec l'introduction de ces systèmes dans son bagage méthodologique. L'impact pratique de ces outils est indéniable, mais l'auteur pose la question à savoir s'il y a eu conséquemment des changements dans les façons de comprendre l'établissement et sa relation avec le social. Est-ce que l'utilisation d'une nouvelle technologie dans la pratique rend nécessaire, et possible, une adaptation des approches théoriques permettant de relier les schèmes d'établissement aux aspects socioculturels des sociétés? L'article arrive à la conclusion que si les possibilités sont là, le développement d'une véritable nouvelle approche n'a pas encore été réalisé.

Cette question posée dans le cadre restreint de l'archéologie de l'établissement pourrait et devrait, me semble-t-il, être posée également pour toutes les nouvelles technologies dont usent les anthropologues. Étant donné que les nouvelles façons de faire – et ceci pourrait également s'appliquer à certaines nouvelles façons de penser – ont souvent été développées dans différentes disciplines, qui n'ont pas les mêmes préoccupations ni les mêmes problématiques que l'anthropologie (par exemple, les SIG ont été développés en géomatique), leur utilité initiale est souvent très différente des objectifs que visent les anthropologues par leur utilisation. L'adoption de ces méthodes et de ces approches théoriques doit se faire de façon

critique, les limites inhérentes – résultats du changement de l'objet visé par les outils – doivent être identifiées et contrôlées.

La partie thématique de ce numéro se conclut par les articles de Zakaria Rhani et d'Erik Bordeleau, qui proposent une double réflexion beaucoup plus large sur le rapport de l'Humain à la technologie. Rhani, d'abord, nous rappelle le projet humaniste de Heidegger et les dangers d'une technologie déshumanisante⁷. Dans une conception reprise plus tard par Franklin (1992), par exemple, Heidegger voit la technologie moderne comme une façon de dominer le monde, l'environnement. Celle-ci devrait pourtant être un mode de dévoilement par lequel l'humain et son monde pourraient entrer en correspondance, dans le respect mutuel – l'homme n'est pas maître de l'environnement, il est son tuteur, son gardien. Le philosophe argue donc pour une « nouvelle » technologie, qui deviendrait responsable, humanisée et de plus en plus nécessaire à mesure que se multiplient les machines dans notre entourage. Selon Rhani, l'anthropologie pourrait prendre ce rôle de guide dans la définition d'une nouvelle compréhension de l'humain en transformation, en nous rappelant cette « magnifique complexité qui est le propre même de l'humain » (Rhani, ce volume).

L'article de Bordeleau se situe en continuité avec celui de Rhani. Alors que ce dernier s'est attardé à Heidegger, Bordeleau présente la critique qu'a faite Sloterdijk de la pensée humaniste en général et de celle de Heidegger en particulier. Pour Sloterdijk, l'être humain lui-même est un produit et cette réflexion qu'il qualifie d'anthropotechnique devient de plus en plus nécessaire à mesure que le mode de production de l'humain change – par exemple, avec l'arrivée des biotechnologies. Si Heidegger présentait l'humain comme tuteur de l'environnement, Sloterdijk propose plutôt l'abolition pure et simple de la distinction entre nature et culture. Si cette dichotomie disparaît, alors où se situera la technologie? Elle sera tout aussi naturelle qu'elle sera culturelle. Bruno Latour (1999), nous dit Bordeleau, avait déjà proposé cet abandon fondamental dans la compréhension de l'humain. Il est par ailleurs intéressant également de noter au passage que Latour a déjà proposé d'introduire les technologies en tant que membres des sociétés, plutôt que de les considérer uniquement comme produits de celles-ci :

One of the tasks of sociology is to do for the masses of nonhumans that make up our modern society what it did so well for the masses of ordinary and despised humans that make up our society. To the people and ordinary folks should now be added the lively, fascinating, and honorable ordinary mechanisms (Latour 1988:310).

L'humain en tant que produit social, les technologies en tant que sujets sociaux. La réflexion sur les nouvelles technologies, autant en tant que nouvelles pratiques et manière de faire, comme de nouvelles façons de considérer les techniques, n'est pas aussi simple qu'on aurait d'abord pu le penser. La définition même du sujet de réflexion est en constante réaffirmation, sa position en tant qu'objet d'étude ou en tant que

⁷ Encore une fois, j'utilise le terme dans son sens anglo-saxon, bien que les articles de Rhani et de Bordeleau nous parlent de « techniques » – ceci afin de garder une certaine constance. On aura compris que Heidegger fait ainsi référence aux techniques modernes et non à la science moderne des techniques.

méthode – et, pourquoi pas, en tant qu’objet dans l’étude d’une méthode – complique les différentes avenues qui permettraient de l’aborder. Un abordage qui devient, d’année en année, de plus en plus pressant, alors que l’humanité transcende les frontières qui lui étaient jusqu’alors inaccessibles, voire inconnues, et pour laquelle le voyage est l’occasion de se transformer dans les profondeurs les plus fondamentales de son être. Il ne faut pas attendre que Johnny-5 se mette à rire ou que Hall 9000 se mette à tuer⁸, pour commencer à repenser l’humain.

Finalement, ce numéro d’*Altérités* se termine par un article de Vincent Duclos sur la place qu’occupent les antidépresseurs dans la société et dans le discours psychomédical. Bien qu’hors-thème, cet article est rattaché à la problématique générale du numéro en ce sens qu’il traite d’une technologie médicale – l’antidépresseur – et explore comment elle est développée, mise en marché et finalement justifiée par le discours scientifique. La dépression étant une condition quelque peu difficile à identifier formellement, l’antidépresseur devient l’un de ses principaux éléments de définition – la dépression est ce qui est soigné par les antidépresseurs. On retrouve là la même inversion dont discutait Dib concernant les outils de mémoire, où la réponse à un problème précède, en quelque sorte, le problème lui-même.

Je termine en remerciant tous les auteurs d’avoir répondu à cet appel à contributions, en touchant à des sujets beaucoup plus vastes que ce que j’avais d’abord anticipé. Je désire également remercier le Comité scientifique d’*Altérités* pour l’évaluation rapide et poussée des différents articles, ainsi que le Comité éditorial pour son travail acharné qui a rendu possible cette publication.

⁸ Le premier est un robot dans la comédie familiale de 1986 *Short Circuit* (il prendra le nom de Johnny-5 dans la suite, *Short Circuit 2*; il se nomme Number-5 dans le premier film); le second est l’ordinateur dans le film de 1968 de Stanley Kubrick et d’Arthur C. Clark *2001; A Space Odyssey*, dont le roman par Clark fut publié la même année.

Références

- Franklin, Ursula
1992 *The Real World of Technology*. Concord: House of Anansi Press Limited.
- Guille-Escuret, Georges
2003 Les techniques, entre tradition et intention. *Techniques & Culture* 42. Document électronique, <http://tc.revues.org/document107.html>, consulté le 17 novembre 2007.
- Haudricourt, André-Georges
1988[1964] La technologie, science humaine. *In* La technologie science humaine; Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques. André-Georges Haudricourt. Pp. 37-46. Paris: Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Inizan, Marie-Louise, avec Michèle Reduron, Hélène Roche et Jacques Tixier
1995 *Technologie de la pierre taillée*. Paris: Cercle de recherche et d'études préhistoriques.
- Latour, Bruno
1988 [sous le nom de Jim Johnson] *Mixing Humans and Nonhumans Together: The Sociology of a Door-Closer*. *Social Problems* 35(3):298-310.
2004[1999] *Politiques de la nature*. Paris: Éditions de la découverte.
- Lemonnier, Pierre
1992 *Elements for an Anthropology of Technology*. Ann Arbor: University of Michigan Museum of Anthropology.
- Leroi-Gourhan, André
1971 *L'homme et la matière*. Paris: Albin Michel.
- Mauss, Marcel
1926 *Manuel d'ethnographie*. Collection Les auteur(e)s classiques. Chicoutimi: Les classiques des sciences sociales. Document électronique, http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/manuel_ethnographie/manuel_ethnographie.html, consulté le 10 novembre 2007.
1934 *Les techniques du corps*. Collection les auteur(e)s classiques. Chicoutimi: Les classiques des sciences sociales. Disponible sur http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/6_Techniques_corps/techniques_corps.pdf, consulté le 20 novembre 2007.
2006[1948] *Techniques and Technology*. *In* Marcel Mauss; *Techniques, Technology and Civilisation*. Nathan Schlanger, dir. Pp 147-153. New York: Durkheim Press/Berghahn Books.

National Academy of Engineering (NAE)

2007a Welcome to the National Academy of Engineering (NAE). Document électronique, <http://www.nae.edu/nae/naehome.nsf>, consulté le 10 décembre 2007.

2007b What is Technology? Document électronique, <http://www.nae.edu/nae/techlithome.nsf/weblinks/KGRG-55A3ER>, consulté le 10 décembre 2007.

Negroponte, Nicholas

1995a Affordable Computing. *Wired Magazine* 3.07. Document électronique, <http://www.wired.com/wired/archive/3.07/negroponte.html>, consulté le 25 novembre 2007.

1995b *L'homme numérique*. Paris: Robert Laffont.

Pfaffenberger, Bryan

1992 Social Anthropology of Technology. *Annual Review of Anthropology* 21:491-516.

Rocher, Guy

1985 Le virage technologique : cheval de Troie des sociétés de l'avenir? Collections Les auteur(e)s classiques. Chicoutimi: Les classiques des sciences sociales.

Document électronique, http://classiques.uqac.ca/contemporains/rocher_guy/virage_tech_cheval_de_troie/virage techno_cheval_Troie.pdf, consulté le 25 novembre 2007.

Schlanger, Nathan

2006 Introduction: Technological Commitments: Marcel Mauss and the Study of Techniques in the French Social Sciences. *In* Marcel Mauss; *Techniques, Technology and Civilisation*. Nathan Schlanger, dir. Pp. 1-30. New York: Durkheim Press/Berghahn Books.

Shelley, Mary W.

1994[1818] *Frankenstein ou le Prométhée moderne*. Paris: J'ai lu.

Sigaut, François

1987 Préface: Haudricourt et la technologie. *In* *La technologie science humaine; Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques*. André-Georges Haudricourt. Pp. 9-32. Paris: Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

2002 La formule de Mauss. *Techniques & Culture* 40. Document électronique, <http://tc.revues.org/document1538.html>, consulté le 17 novembre 2007.

Speth, John D.

1992 Foreword. *In* *Elements for an Anthropology of Technology*. Pierre Lemonnier. Pp. vii-ix. Ann Arbor: University of Michigan Museum of Anthropology.

Tabachnick, David E.

2004 Techne, Technology and Tragedy. *Techné* 7(3):91-112

*Louis Gilbert
Doctorant
Département d'anthropologie
Université de Montréal
gilbert.louis@sympatico.ca*